

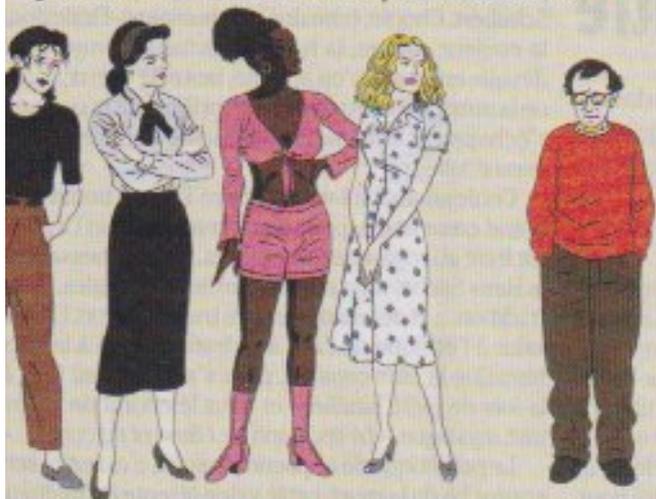
BEST OF... WOODY ALLEN

Son travail : « Je suis quelqu'un de sérieux, un travailleur discipliné... Je ne suis pas si stupide que l'image que je donne pour faire rire. Ma vie n'est pas une série de catastrophes amusantes. Elle est beaucoup plus banale. »

Sa vraie vie : « Je sais que les gens pensent que le film ["Harry dans tous ses états"] raconte mon histoire... [mais] je n'ai jamais été interdit bancaire, je n'ai jamais kidnappé mon fils, je n'aurais pas le courage de faire ça, je ne reste pas chez moi assis à boire et à faire venir des putes toute la nuit. »

Sa détente : « Je commence à me déshabiller, je me prépare un muffin ou quelque chose comme ça, pour commencer à avoir un peu froid, de façon à avoir envie d'une douche. Ensuite, je reste une demi-heure, trois quarts d'heure sous l'eau bouillante... »

La propriété de Mia Farrow dans le Connecticut : « La nuit commence à tomber, il fait sombre, on ne peut plus sortir, dehors il fait noir comme de la poix, c'est l'hiver... Je lui disais toujours : "Quand tu dors, si une voiture s'arrête devant chez toi à 3 heures du matin et que quelqu'un en sort, qu'est-ce que tu fais ? Et s'ils sont plusieurs ?" C'est peut-être complètement irréaliste, mais j'ai le sentiment qu'en ville, même si, statistiquement, c'est plus dangereux, j'ai le choix. Alors qu'à la campagne c'est comme si on s'était déjà fait descendre. » ■



Croqué par Flo'h sur l'affiche de « Harry dans tous ses états » (1997)

voir douze films par semaine, enfant, se vengeait en frappant d'ineptie ses films – aucun ne pouvant rien contre la mort qui l'attend. Le destin du comique serait-il de finir dans la mélancolie que ses exigences suscitent ? Les tendances dépressives du petit Allen Stewart Konigsberg, en le ramenant à ses complexes de gagman de Brooklyn, donc à ses élans d'imitateur à la Zelig, semblent empêcher le glorieux Woody Allen de jouir de ses succès mondiaux. Plus encore que celle du rire, la martingale du bonheur est difficile à trouver ■

Entretiens avec Woody Allen », d'Eric Lax. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Mercier (Plon, 430 pages, 26 €).